1
LETTRE DE NILS HAZARD À CATHERINE ROQUE

Paris, le 12 décembre 1990

Chère Catherine, si vous lisez ces lignes, c'est que je suis mort et que le notaire vous aura remis cette enveloppe brune. Rien ne semble indiquer que je doive disparaître prématurément. À trente-quatre ans, ma santé est excellente et le poste que j'occupe de professeur d'histoire en Sorbonne ne fait pas partie des métiers à risque. Mais celui qui sait est toujours en danger. Je suis la seule personne à connaître le nom d'un homme qui tua deux fois et dont le double crime ne fut pas puni.

Les souvenirs les plus précieux que nous ayons, Catherine, ceux de nos premières années qui pourraient nous dire qui nous sommes et ce que nous serons, s'effacent de la mémoire comme un enregistrement sur bande magnétique. Ainsi un criminel de trois ans ne se souviendrait de rien à l'âge adulte et

pourrait être considéré comme innocent, même par lui. Ce ne fut pas mon cas. La bande magnétique était mal effacée. De ma petite enfance, un rêve m'était resté, un rêve qui, jusqu'à ma treizième année, me dit obstinément : « Coupable, tu l'es. »

Un enfant est seul au milieu d'une pelouse. Il est petit, cet enfant, trop petit pour être laissé sans surveillance. Dans l'allée, au bout de la pelouse, est garée une voiture rouge. Une voiture de sport rouge sang. Le capot est ouvert. De là où est l'enfant, on voit les deux jambes et les deux pieds d'un homme dont le torse est avalé par la gueule béante de la voiture. Alors, j'entends le gravier qui crisse sous des pas aussi nettement que s'il s'agissait d'un bruitage. L'enfant se retourne.

– Au revoir, dit la femme, nous ne serons pas partis longtemps…

– Dépêche-toi, Menthe, dit l'homme, ce sont des caprices.

L'homme aurait dit : « Il a du chagrin » ou même : « Il est en colère », peut-être l'enfant aurait-il parlé ? Car il a quelque chose à dire, quelque chose d'important. J'entends claquer deux portières. La voiture rouge s'éloigne et il semble à l'enfant que son cœur s'est vidé de son sang. « Ne pleure pas, dit une voix off, ils rentreront demain. »

– Grand-père !

Je hurlais au sortir de ce rêve. C'était une vieille

dame qui entrait dans ma chambre, en allumant brutalement le plafonnier :

– Tais-toi ! Tu sais que ton grand-père a le cœur malade. Lui faire des peurs pareilles en pleine nuit…

J'essuyais mes mains moites sur le drap et je tentais de m'expliquer :

– Il faut que je le dise. Si je ne dis pas…

– Si tu ne dis pas quoi ?

L'instant d'avant, je savais ce que je devais dire. Mais à présent qu'on m'interrogeait, les mots s'effritaient sur ma langue.

– Je dois dire à l'homme…

– Quel homme ?

J'avais vu son visage, son nez, sa bouche, ses yeux. Il avait dit : « Dépêche-toi, Menthe… » Je l'avais fixé du regard, je l'avais RECONNU ! Maintenant, je ne pouvais même plus dire s'il était jeune ou vieux. Je croyais l'avoir encore présent à l'esprit et pouvoir le décrire :

– Un homme… grand.

Ou bien paraissait-il grand à l'enfant ? Je secouais la tête :

– Non, rien.

En vieillissant, je perdis l'habitude d'appeler, après ce cauchemar. J'étouffais mon cri en mordant dans

l'oreiller. Dans ma treizième année, l'idée me vint de m'endormir en gardant près de moi un crayon et du papier pour pouvoir noter tout de suite les éléments dont je me souvenais. Au lieu de craindre le retour de ce rêve, je finissais par le souhaiter. En deux mois environ, je le reconstituai, tel que je viens de le faire. Mais j'avais beau me soumettre à toutes les tortures mentales, je ne pouvais combler les vides. Or, j'étais persuadé que la seconde précédant mon réveil, je SAVAIS.

Si j'avais vécu dans un foyer ordinaire, ce cauchemar se serait peut-être dissipé avec les années ou l'on eût fait appel à un médecin. Mais je n'avais pour toute compagnie qu'un vieillard et sa femme, mon grand-père et sa seconde épouse – la première, Lucile Hazard, étant morte en déportation. Cette seconde femme, Marthe, parlait de mon grand-père comme d'un mourant. Il marchait cependant d'un bon pas, mais en s'aidant d'une canne dont il frappait énergiquement le plancher, poc, poc. Il avait des boucles de cheveux gris tombant sur sa nuque et il portait toujours un costume de velours noir avec un gilet. Tout cela lui donnait un air « artiste » un peu défraîchi.

Mon grand-père m'appelait Nils. Il faut croire

que c'était mon nom. Nils Hazard, orphelin de mère et de père inconnu. La chose m'avait été dite sobrement :

– Ton père, on ne sait pas. Ta mère est morte à ta naissance.

N'importe quel enfant aurait demandé : où, comment, pourquoi ? Je n'avais rien demandé. Il y avait quelque chose de rebutant dans la voix de mon grand-père quand il s'adressait à moi. Il n'était pas vraiment méchant. Il accédait facilement à mes désirs. Ainsi, quand je lui avais parlé d'apprendre la musique…

– Très bien, me dit-il, du piano.

– Je préférerais un instrument à cordes, répondis-je, heureux de le voir si bien disposé, par exemple, le vio…

– Jamais ! hurla-t-il.

– Ton cœur ! s'écria Marthe, sur un ton de frayeur exagérée.

Mon grand-père s'assit en faisant la grimace :

– Jamais, répéta-t-il, le vio… les instruments à cordes, c'est insupportable chez les débutants.

J'acceptai donc de prendre des cours de piano, me disant qu'il serait toujours temps d'apprendre ensuite le violon. Si mon histoire s'était écrite autrement,